

Ortez, le roman d'Ugo Foscolo ; à M. Maquet pour le *Chevalier d'Harmental*. Il a retrouvé le *Jeune homme timide*, qui a procuré à M. Dumars de si agréables impressions de voyage ; il l'a retrouvé, lisons-nous, dans le tome 27 du *Mercure*, publié en l'an 27 ; mais, nous devons le dire, le chercheur de pseudonymes s'est arrêté en chemin et n'a pas complété sa tâche. Il eût aisément découvert que Froissard et Benvenuto Cellini, MM. Leuven et Brunswick, la *Revue Britannique*, M. Mery (et combien d'autres encore ?) ont à revendiquer une part assez importante dans la fécondeur merveilleuse du plus crépu de nos romanciers.

Quant à la différence des genres traités tour à tour par le même écrivain, elle n'est plus, comme elle a pu l'être jadis, un motif au changement de nom. A peine ce changement s'expliquerait-il si un membre de l'Académie des Sciences morales et politiques se rendait coupable d'un vaudeville égrillard, ou si Mme Eugénie Foa (Eugénie-Rebecca Rodrigues), ce Berquin femelle, publiait tout-à-coup, par impossible, les *Mémoires d'une Femme incomprise*. A part de pareilles escapades, on s'est habitué par degrés à voir le même écrivain s'abandonner aux inspirations les plus diverses, et comme eussent dit nos anciens, porter son encens à toutes les muses. C'est le petit nombre qui s'en tient à un seul genre de productions, et circoscrit le champ de ses études. Au contraire, la renommée du conteur accrédite plus d'un historien, et vice versa. Le poète élégique tend au drame et ne refuse pas le pamphlet politique. On fait, entre deux romans, une halte dans la critique ou dans l'archéologie et tout cela sans croire à l'incompatibilité de ces différentes vocations, de ces transformations capricieuses. Ceux qui laissent voir, à cet égard, le plus de timidité, sont précisément ceux qui abusent le moins du droit qu'on a de se modifier suivant les successifs appels de l'intelligence. Le livre de Timon sur *les Orateurs* aurait fort bien pu être signé par M. Cormenin, si sérieux qu'aient été ses premiers ouvrages.

"Chez beaucoup d'auteurs perdus de deutes, le pseudonyme est un préservatif contre les poursuites des créanciers, etc." Sans aucun doute, ceci peut arriver, aujourd'hui surtout que les avenues du seuillement sont encombrées partout de pauvres jeunes gens abusés à qui le moindre encouragement fait présager les plus brillants destins. Cependant, un fatal dilemme les arrêtera bientôt : ou bien le pseudonyme aura l'éclat nécessaire pour devenir une valeur négociable et figurer avec efficacité au bas des traités tirées sur la caisse des journaux ; ou bien ce pseudonyme, rarement aperçu, se confondra humblement avec les noms de ces braves gens à qui, par hasard ou par complaisance, on accorde une insertion isolée. Dans le premier cas, il ne faudra pas long-temps pour que le pseudonyme, percé à jour, ne devienne un préservatif fort insuffisant contre l'ardeur sagace des créanciers et de leurs recors. Dans le second, les avantages du mystère ne balancent pas ses inconvénients : le relief donné à l'individu par la moindre publicité littéraire vaut mieux que les misérables sommes dont il peut frustrer ses fournisseurs.

Le même raisonnement s'applique, et bien mieux encore, à ceux qui chercheraient dans le pseudonyme un abri contre la rancune que leurs écrits peuvent soulever : dès que cette rancune existe, le faux nom cesse d'avoir effet. Un pseudonyme, de nos jours, n'est point un masque à proprement parler, ou, s'il l'est, c'est pour quelques semaines au plus. Pusillé ce temps, les dépitiseurs, les bibliographes, les petits journaux en font justice. L'anonyme est moins dangereux ; il n'a point cette mine aga-

cante, cette transparence du voile, plus irritante que la plus franche nudité. C'est lui qu'adorent de préférence les misérables sycophantes qui veulent avoir les amers plaisirs de la calomnie, sans s'exposer aux dangers qu'elle entraîne.

Dieu merci ! nous sommes au bout de ces interprétations désoligantes, parmi lesquelles ne s'est pas glissé une seule suggestion en faveur des infortunés pseudonymes. Eh quoi ! pourtant ? Nous refusera-t-on le droit de chercher l'obscurité comme d'autres cherchent la lumière ? de craindre pour notre nom, pour ce nom que portent avec nous ceux que nous aimons le mieux et respectons le plus, le tristeapanage de bruit et d'injures qui suit la plus humble notoriété ? Nous refusez-vous le bon sens qui réduit à leur juste valeur nos improvisations incomplètes, à peine honnées pour le jour qui les voit naître et mourir ? Regardez-vous comme impossible l'abnégation (si facile, au contraire), qui nous porte à refuser, non pas la responsabilité morale ou la responsabilité personnelle de ce que nous écrivons, mais cette famosité banale que partagent tant de noms si bien faits pour rester obscurs. En ce cas, vraiment, vous nous faites tort. Autant la gloire est enviable, autant la réputation l'est peu de nos jours. L'une est plus rare que jamais, l'autre n'a jamais été plus prodiguée ni repartie plus injustement. Tel l'a cherchée longtemps, qui ne l'attendait plus, et la voit arriver à propos de rien, à l'improviste, comme un ruban de la Légion d'Honneur. Croit-il l'avoir méritée ? Nous lui conseillerons une petite épreuve. Qu'il cache sous un pseudonyme sa récente célébrité ; c'est à peine si l'obstination du bibliographe saura l'y déterrer. Sans M. Quérard, aurait-on jamais su que M. Galoppe d'Onquaire, l'auteur de la *Femme de quarante ans*, a écrit, en 1844, sous le nom de Petrus Noë, un poème intitulé le *Siege de la Sorbonne* ?

Permettez donc que l'on se rende justice et que l'on se refuse l'honneur équivoque d'être montré au doigt par quelque provincial naïf qui fait collection d'autographes et de physionomies littéraires. Si peu qu'on oit à mettre le nez dehors, il est doux de ne pas traîner après soi sa pourpre tachée d'encre, son piédestal boiteux, sa lyre incommodé, tout le bagage de l'écrivain en tournée. De notre temps, où le niveau de la vie civile pèse également sur tous, il est bien entendu de ne point commettre l'un avec l'autre, l'être qui pense et l'être qui agit, le poète et l'adjoint au maire, — M. Beudin, qui est à la chambre, et M. Dinaux, qui a collaboré à des mélodrames ; — le vaudevilliste et le conseiller d'état, — M. Amelet, maître des requêtes, et M. Edmond, qui a fait *Mon Cousin Lâture* ; — le peintre de mœurs, qui se moque de la garde nationale, et le citoyen soldat que d'honorables suffrages portent au grade de capitaine.

Le plus grand nombre des pseudonymes appartiennent à la classe des auteurs dramatiques. Pour peu que vous ayez assisté à une première représentation, vous ne serez pas étonnés qu'il en soit ainsi. Si le hasard est roi quelque part, certes, c'est devant le tribunal orageux du parterre : si, par un insuccès littéraire, vous compromettez votre nom, ce n'est jamais au tout qu'au théâtre. Pour un couplet mal chanté, pour une entrée retardée, pour une fausse note, pour un décor maladroit, vous encourrez l'anathème ; et quel anathème. Plus que les misérables attachés au corcun, plus que la chaîne immonde qui court en chantant vers les galères ; l'auteur novice ou mal interprété subit les humiliantes clameurs, les huées dérisoires, les siflets acharnés de la foule. Il aurait tué son père ou trahi son pays qu'on ne lui témoignera pas d'une manière plus éner-

gique l'exécration et le mépris qu'il inspire. Au fond, il est vrai, ces imprécations ne signifient rien. Chaque sifleur, pris à part, n'en veut pas le moins du monde au malheureux dont il semble demander la tête. Le soin même, il souperait avec lui, très cordialement. Cependant, convenons-en, ce doit être une terrible épreuve que de jeter son nom à des voix si outrageantes. En ces occasions, M. Scribe s'appelle Eugène ou Félix ; M. Amelet, Ernest Goderville ou St.-Bris ; M. Bayard, Léon Picard ; MM. Dartois, Achille ou Armand ; M. Théaulon, Léon ; M. Varin, Victor, etc.

S'ensuit-il qu'il les suille pendre, tous ces braves gens, ou même les gourmander trop aigrement ? Ce n'est pas notre avis. Le pseudonyme n'est rien par lui-même : selon qu'il a pour motif une lâche dissimulation, ou une crainte permise, ou une modestie sincère, il est ou délit, ou ruse innocente, ou même acte méritoire. C'est donc avec un discernement équitable et dans un esprit d'hostilité mieux dirigé que nous voudrions voir s'occuper de leur tâche ingrate, et jusqu'à certain point contestable, les successeurs actuels des Baillet, des Detune, des Van-Thol et des Barbier. Ils n'auront pas à s'offusquer de ce vœu, formé par un pseudonyme dont ils ont sans trop de raison alarmé la conscience et gêné l'incognito volontaire.

OLD NICK.

Courrier de Paris.

Qui n'a pas vu sortir d'un des vastes hôtels qui s'élèvent sur le boulevard Montmartre, dans la partie faisant face au Passage des Panoramas, un petit homme qu'à coup sûr il eût été difficile de prendre pour l'Antinous ou pour l'Apollon du Belvédère : il était gros et court ; son corps, dont les lignes et les contours étaient loin d'offrir à l'œil la finesse et l'harmonie d'un dessin correct et irréprochable, aboutissait, par le haut, à une tête énorme, surmontée d'une perruque brune artistement préparée, et s'adaptant à un cou épais et très-visiblement contourné ; le menton causait habituellement avec une des deux épaules du personnage ; était-ce la droite ? était-ce la gauche ? je ne m'en souviens pas positivement. Les chairs étaient lourdes et mates, les yeux petits et saillants ; et l'expression générale du visage, qu'on aurait pris d'abord, à son immobilité et à ses tons blaséphémiques, pour un débris de momie, ne manquait pas, en y regardant bien, d'intelligence et de finesse.

Il était d'ailleurs vêtu avec une recherche singulière qui ne faisait qu'ajouter à la bizarrerie de sa construction naturelle : c'était une redingote ou un habit de couleur tendre ou délavante qui serrait scrupuleusement, d'un air lèche et dégagé, cette taille compromise et fort peu comparable à la ligne flexible et au palmier ; des bagues étincelaient aux doigts ; la chaîne d'or et le diamant décorent la poitrine et le cou l'un dans l'autre enfoncés ; tantôt il montait péniblement, soulevé par un valet, dans un équipage qui stationnait à sa porte ; tantôt, si le soleil brillait, si l'asphalte était sec, il faisait sur le boulevard qui s'étend de la rue Grange-Batelière à la rue Taitbout, une promenade lente, difficile, à pas comptés. A voir ce corps raide et tout d'une pièce, qui ne se mouvait que par le moyen de deux petites jambes emmanchées de deux pieds rebelles, on ne savait si on voyait passer un homme ou un automate mu par quelque secret ressort.

C'était le prince Tufiakin, le plus connu des princes sur le boulevard Italien, dans la région des Champs-Elysées et de l'Opéra. Il était Russe de naissance, comme son nom l'indique, mais Parisien, à force de perséverance et d'assiduité. Et en effet, le prince Tufiakin habitait Paris depuis 1801, sauf le temps qu'il fut obligé d'aller passer en Russie, pendant les guerres de Napoléon contre le czar ; mais le souvenir de la vie de Paris l'avait suivi à Saint-Pétersbourg et l'occupait si fort, au milieu des charges et des honneurs dont il était revêtu, que l'empereur, jugeant que c'était là un cas d'humanité, lui avait permis de revenir au boulevard Montmartre,